

DENIS SAINT-AMAND

Les miscellanées de Jacques Plowert ou le lexique comme style

Le choix de développer une singularité lexicale constitue l'une des options esthétiques les plus efficaces en littérature et les plus aisément accessibles à l'écrivain désireux de forcer le pôle récepteur à souligner l'identité spécifique de son œuvre. Pour le dire autrement, le vocabulaire mobilisé par un auteur dans sa production, que l'effet de distinction qu'il produit ou ne produit pas soit voulu ou non, est l'une des prises idéales sur la relation, conforme ou hétérodoxe, entretenue par cet auteur avec son époque, ses pairs et la norme de l'espace linguistique dans lequel il est inscrit. Interroger la variation lexicale dans le domaine francophone, c'est inmanquablement poser la question des zones périphériques, où se manifeste volontiers ce que Jean-Marie Klinkenberg appelle un phénomène de « gauchissement langagier »¹. S'opposant plus ou moins à l'hypercorrectisme, celui-ci consiste en une valorisation de la marginalité linguistique du sujet, qui s'illustre par l'emploi de « termes du cru », comme dirait Flaubert, dont l'emploi se limite aux frontières géographiques de la zone linguistique dominée, mais aussi par toutes sortes d'écorchements de la norme syntaxique, calembours, hyperboles et autres surjeux langagiers censés démontrer la vitalité d'une variante dominée à travers la position de celui qui l'énonce². Mais si cet écart diatopique à la norme linguistique est celui qui s'impose quand est traitée la question de la variation lexicale dans le domaine littéraire, pareils investissements distinctifs se manifestent également sur les plans diastatique et diachronique. Déjà présente

¹ Jean-Marie Klinkenberg, *Des Langues romanes*, Bruxelles, De Boeck, 1999.

² Pour le cas belge, cette stratégie s'observe chez un Jean-Pierre Verheggen (auteur, entre autres, du *Degré Zorro de l'écriture* et de *Artaud Rimbur*) ou du côté de Jean-Luc Fonck (dont les talents d'écrivain – *Histoires à délire débout* – sont moins connus que son rôle de figure de proue du groupe Sttella, dont la discographie est émaillée de titres comme *Il faut tourner l'apache* ou *Nagasaki ne profite jamais*), héritiers en cela d'une forme de carnaval stylistique dont les premiers confettis ont été lancés dès l'an un de la littérature belge, au fil des pages de *La Légende de Thyl Uylenspiegel* de Charles de Coster.

chez Flaubert, qui soulignait dans *Madame Bovary* les provincialismes et autres marques idiolectales de ses personnages à grands coups d'italiques, les variations d'usage linguistique qui s'observent selon les différents paliers de la stratification sociale constituent de la sorte le fonds de commerce du naturalisme : quoi de mieux, en effet, pour atteindre un projet d'ensemble visant, pour le résumer rapidement, à une description minutieuse et scientifique de ces paliers dans la société française, que de commencer par donner à voir ce qui les sépare sur le plan discursif, en recourant à l'idio- et au sociolecte, à l'argot et à la terminologie. Du côté de la mêlée symboliste – c'est là, dans le même temps, une pierre d'achoppement et un point commun entre les deux mouvances –, la variation lexicale se mesure au pôle opposé du même axe diastatique, soit du côté du « haut langage », mais s'observe aussi sur le plan diachronique, puisque les Laforgue, Moréas et autres Francis Vielé-Griffin usent volontiers de néologismes, de forgeries et d'archaïsmes, quand ils ne recourent pas directement à la rareté terminologique, comme c'est le cas d'un Laforgue truffant ses *Complaintes* d'un vocabulaire médical. Les langues symboliste et naturaliste, pour opposées qu'elles sont, peuvent se lire ensemble comme les actualisations de deux projets partageant une similaire stratégie d'investissement dans des créneaux linguistiques s'écartant de la norme et présentant au moins une visée politique distincte, à savoir le refus de laisser le discours bourgeois et ses présupposés idéologiques gagner le domaine littéraire et le neutraliser³. Plus que des exercices de style ou des excès délibérés, le prosaïsme naturaliste et l'opacité symboliste, pour le dire en reprenant les griefs qui leur seront assignés, sont des empêchements de tourner en rond, pour la langue et pour ce qu'elle permet de véhiculer. À ce titre, il n'est pas surprenant que les deux tendances littéraires aient également en commun la réception chahutée que leurs écarts linguistiques ont pu susciter dans les œuvres où ils prennent place. Face à ces griefs, Paul Adam, qui a alors délaissé ses premières amours naturalistes pour fréquenter les milieux symbolistes, livre en octobre

³ Comme l'écrit bien Richard Schryock à propos du discours hermétique des symbolistes, cette production « contestait directement les critères de référentialité et de clarté que la bourgeoisie avait adoptés et qui était [sic] son positivisme bien-pensant ». Voir Richard Schryock, « L'autoréférentialité dans la littérature décadente-symboliste. De l'illisibilité au social », *Symposium*, XLVIII, 1994, p. 85.

1888 une curieuse réponse. L'auteur renoue, deux ans après avoir pris part à l'entreprise collective du *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, avec le détournement satirique du genre dictionnaire et publié, sous couvert du pseudonyme de Jacques Plowert, le *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*. Publié chez Léon Vanier, l'ouvrage refuse la contre-attaque frontale et joue le jeu des détracteurs pour mieux le déjouer, en se donnant les moyens de mettre en lumière l'absurdité de leurs accusations. Par la même occasion, le volume comble le souhait du personnage de des Esseintes, qui, dans le quatorzième chapitre d'*À Rebours*

[...] sourit, regardant l'un des in-folio ouverts sur son pupitre de chapelle, pensant que le moment viendrait où un érudit préparerait, pour la décadence de la langue française, un glossaire pareil à celui dans lequel le savant du Cange a noté les dernières balbuties, les derniers spasmes, les derniers éclats de la langue latine râlant de vieillesse au fond des cloîtres.

Parodiant les glossaires terminologiques destinés à former les curieux peu familiers d'une discipline⁴, le projet se donne à lire comme une satire pédagogique. Dans ses *Origines du symbolisme*, Gustave Kahn est brièvement revenu sur l'identité mystificatrice qui en assume la paternité :

Plowert est le nom d'un manchot qui évolue, non sans grâce, dans un roman de Moréas et Paul Adam [...] Il parut piquant sans doute à Paul Adam de mettre le nom d'un héros à un seul bras, sur la couverture d'un petit volume qui allait être écrit par une demi-douzaine de dextres.⁵

L'ironie inhérente à cette figure était déjà manifeste, quoique de façon atténuée, au sein même du roman *Les Demoiselles Goubert*, duquel elle est issue et qui constituait lui-même un ouvrage rédigé à plusieurs mains. Le personnage de Plowert n'y fait au demeurant qu'une apparition fugace, à la fin du récit : présenté par M. Freysse à Marceline Goubert en perspective d'un mariage organisé, le jeune homme, sorte de globe-trotter aussi brillant que plaisant, ne parvient malgré lui qu'à inspirer du dégoût à la demoiselle. Consciente des qualités du jeune homme, celle-ci est incapable de se détacher

⁴ On peut de la sorte songer au *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des cartes topographiques françaises* d'Édouard Peiffer, paru chez Delagrave, à Paris, en 1878.

⁵ Gustave Kahn, *Les Origines du symbolisme*, Paris, Meissein, 1936, p. 60.

de l'impression ressentie à la vue accidentelle du moignon de son prétendant⁶. Plowert est finalement éconduit et regagne sans ressentiment ni tristesse ses voyages orientaux, non sans avoir pris la peine d'adresser à Marceline des « adieux très aimables », qui enferment la demoiselle dans un vague sentiment de regret. Quelque part entre l'albatros baudelairien et le « rossignol de la boue sans ailes » de Corbière, Plowert s'inscrit à merveille dans la posture décadente archétypale : se présentant comme un esthète de seconde zone que son originalité et son imprévisibilité rendent plus rebutant qu'attirant, il est la personne de papier toute désignée pour endosser la responsabilité d'une réflexion sur le lexique symboliste. Paul Adam, du reste, avait déjà repris ce patronyme de son invention pour signer sa chronique « Parenthèses et incidences » dans les colonnes du *Symboliste*.

Inscrit, par cette pseudonymale mystification, dans une logique satirique, l'ouvrage trouve pourtant son origine dans une proposition sérieuse : à en croire Gustave Kahn, l'éditeur Dupret, intéressé par le développement de la nouvelle garde littéraire, avait en effet proposé de consacrer un volume à une « petite grammaire et rythmique [*sic*] symboliste »⁷. Patrick McGuinness, dans son édition du *Petit glossaire*, a raison de mettre ce projet en rapport avec le *Petit traité de poésie française* de Banville⁸, mais son hypothèse selon laquelle Kahn aurait pu être tenté de livrer un équivalent symboliste à l'*ars poetica* de l'auteur des *Odes funambulesques* doit être précisée. Si l'ouvrage prescriptif de Banville est un substrat potentiel du *Petit Glossaire*, ce dernier n'a pas été rédigé avec une logique concurrentielle destinée à prouver l'hégémonie symboliste. Au contraire, la perspective irrévérencieuse qui l'anime et qui se déploie particulièrement dans son discours d'escorte, sur lequel nous reviendrons très bientôt, vise à démontrer la très relative nécessité de l'ouvrage et la bêtise de ceux qui en ont besoin. Revenant sur la genèse de la mystification, Kahn explique encore comment Adam, au lendemain de s'être vu

⁶ « Soudain, il éclata de rire. Alors son moignon sautilla dans la manche trop large : une chose pointue qui plissa l'étoffe de la redingote ». Paul Adam et Jean Moréas, *Les Demoiselles Goubert*, Paris, Tresse & Stock, 1886, p. 212.

⁷ Gustave Kahn, *Les Origines du Symbolisme*, *op.cit.* p. 60-61.

⁸ *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, édition de Patrick McGuinness, Exeter, University of Exeter Press, 1998, p. X.

présenté le projet de Dupret, invitait ses compagnons d'écriture à prendre part à une entreprise parallèle :

Il nous confia [...] que Vanier, consulté par lui sur l'opportunité d'un petit dictionnaire de nos néologismes, complément plus qu'indispensable de mon futur travail, avait adhéré avec empressement à ses projets, et qu'un fort lexique allait naître. Il demandait notre concours avec une face rayonnante, et il eût été criminel d'adresser des objections à un ami aussi heureux. Plowert naquit et besogna dare-dare.⁹

Pour composer ce dictionnaire, Adam puise aux œuvres de treize de ses contemporains et aux siennes. Les vocables figurant dans le *Petit Glossaire* sont de la sorte empruntés à Maurice Barrès, Félix Fénéon, René Ghil, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Francis Poictevin, Henri de Régnier, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin et Charles Vignier. À leur égard, ce dictionnaire a potentiellement un double effet. Consacrant certains écarts lexicaux que se permettent ces auteurs et renforçant leur singularité, il peut également les décrédibiliser aux yeux de certains en les faisant passer, à tort, pour une bande de joyeux drilles. À tort, parce que les investissements respectifs de ces auteurs dans la veine comique ou légère sont très divers et parfois diamétralement opposés (qu'on songe à la façon dont le dogmatique Moréas cherche à imposer sa vision du symbolisme ou à la radicalité d'un Barrès qui sera député boulangiste l'année suivant la publication du *Petit Glossaire*), ensuite, et surtout, parce que la constitution du corpus choisi par Adam provoque un effet de cohésion réticulaire qui doit être relativisé. S'il faut admettre que le choix des termes qui composent le *Glossaire* est parfois davantage dicté par des relations effectives plus ou moins directes que par un véritable examen de la production de l'époque¹⁰, tous les agents auxquels ces termes plus ou moins rares sont empruntés ne se connaissent pas

⁹ Gustave Kahn, *Les Origines du Symbolisme*, *op.cit.* p. 61

¹⁰ Par exemple, Arthur Rimbaud, mis au devant de la scène deux ans plus tôt par Fénéon, est cité à travers la reprise de l'incontournable « ityphallique », adjectif présent dans les trois versions du « Cœur supplicié », poème de la Commune rédigé dix-sept ans avant la parution du *Petit Glossaire*. Par contre, guère de trace dans ce dictionnaire d'un Corbière, par exemple, que Verlaine consacre la même année dans *Les Poètes maudits* et dont le recueil *Les Amours jaunes*, publié en 1873, annonçait très clairement les originalités lexicales et l'oralité chère à un Laforgue.

directement, à plus forte raison dans le cas d'un Rimbaud, ou ne s'apprécient pas forcément, à l'image des Moréas et Barrès.

Précédé d'une brève préface signée par Jacques Plowert, le *Petit Glossaire* prolonge la mystification qui le fonde en filant le paradoxe, puisque le préfacier, dans ce cas-là, est autant l'auteur du texte auquel il consacre une préface qu'il ne l'est pas – parce qu'il s'agit d'un dictionnaire composé d'emprunts et, surtout, parce qu'il n'existe pas en réalité. C'est dans ce discours d'escorte que le pseudo-Plowert prend véritablement la parole et, si l'ensemble du volume est à lire comme son projet, c'est là le seul lieu où il se fait l'écho sa voix propre, sans se fonder systématiquement sur un corpus construit. En plus de la fonction très générale de présentation du texte qu'elle accompagne, à propos de laquelle Gérard Genette a développé une foule de sous-fonctions concomitantes, superposables et parfois indistinctes, de la « déclaration d'intention » à la « définition générique » en passant par l'orientation d'un « choix de public »¹¹, une préface joue, à des degrés divers, un rôle de prise de position et, si elle peut, quand elle est allographe, constituer ce que Bourdieu désignait comme un « acte de crédit »¹², elle peut également jouer un rôle manifestaire. Héritier en cela du Hugo d'*Hernani* et du Leconte de Lisle des *Poèmes antiques*, Adam-Plowert confère à sa préface une dimension engagée, et entame celle-ci par une recontextualisation et une présentation des enjeux du volume :

Les très nombreuses et incessantes polémiques que susciterent depuis trois ans les manifestations du groupe symboliste rappellent les grandes luttes qui, en ce siècle, signalèrent l'essor du romantisme et du naturalisme.

Sans vouloir préjuger de l'avenir probablement heureux qu'atteindront les efforts de cette littérature neuve, il demeure aujourd'hui indéniable que l'attention du dilettante se doit astreindre à connaître des œuvres si bruyamment discutées.

Or, le plus considérable reproche vise l'étrangeté des termes mis en usage par ces œuvres. On en conclut à une pernicieuse difficulté de lecture pour laquelle n'est point initié au prestige hermétique des vocables.

¹¹ Voir Gérard Genette, *Seuils* [1987], Paris, Seuil, « Points essais », 2002, p. 199-239.

¹² Produisant, grâce au nom d'un préfacier plus encore que par le contenu de la préface, un effet de légitimation métonymique profitable au préfacé. Voir à ce sujet Pierre Bourdieu, « Le Champ littéraire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, Paris, Minuit, 1991, p. 23.

Aussi semble-t-elle opportune la publication d'un glossaire capable d'aplanir le malentendu et de simplifier l'initiation.

Bien qu'il se garde de prétendre à une nomenclature rigoureusement complète et amplement savante, cet opuscule pourra du moins servir à guider l'esprit hésitant du lecteur novice. Il mentionnera la signification précise de tous les termes rares qu'on ne rencontre point dans les lexiques ordinaires et même celle des mots que délaissent d'habitude les pauvres vocabulaires de nos écrivains en renom.

Guidant l'historiographie à venir du symbolisme en l'inscrivant dans une histoire des mouvements littéraires français à succès tout en affirmant ne pas vouloir augurer de la réussite de celui-ci, postulant même, dans une recherche de légitimité rhétorique mêlée sans doute d'un effet d'illusion de cohésion, l'existence d'un « groupe » symboliste, l'énonciateur Plowert rappelle ici que le grief principal retenu contre la production des représentants dudit mouvement est l'hermétisme de celle-ci. L'ouvrage qu'il livre, motivé par le désir d'« aplanir le malentendu », est de la sorte présenté comme un geste magnanime des symbolistes, sorte de don mystique réalisé par un intermédiaire permettant de lier le public aux poètes pour faciliter l'« initiation » de celui-là. Le ton change, toutefois, dès le sixième paragraphe :

Au reste, nous avouons que les véritables néologismes apparaissent peu, que beaucoup de termes cités ici s'alignent dans les colonnes de l'abrégé du dictionnaire Larousse spécialement édité pour les écoles primaires, à la honte des folliculaires qui s'ébahissent à leur aspect.

Renvoyant les détracteurs de la mêlée symboliste sur les bancs de l'école, Plowert, qui réfute directement les accusations d'hermétisme, glisse ici de la main tendue à l'invective – toute choisie, car si *folliculaire* est à l'époque une insulte bien littéraire, intégrée dans l'édition du dictionnaire de l'Académie de 1835 et qui désigne un journaliste médiocre, elle est ne ferait pas tache parmi les injures du Capitaine Haddock de Hergé, et il n'est pas impossible qu'elle soit choisie pour obliger les cibles visées à vérifier le sens du mot au dictionnaire. Inutile de dire qu'il existe plus efficace en matière de *captatio benevolentiae* que de déclarer tout de go à son lectorat que, s'il éprouve la nécessité de parcourir l'ouvrage que lui présente l'auteur, il est un parfait crétin. Paul Adam reprend en réalité ici l'argument qu'il avait formulé dans le premier numéro de l'éphémère *Symboliste*, en revenant sur les critiques

adressées au célèbre incipit du *Thé chez Miranda*, qu'il avait lui-même co-signé Jean Moréas :

Cette phrase du *Thé chez Miranda* que publièrent avec des rires niais les manœuvres de la presse : C'était l'hiémale nuit, et ses buées, et leurs doux comas, en quoi saurait-elle le moins du monde paraître incompréhensible ? Hiémal veut bien dire « d'hiver ». Le Larousse des écoles émet cet avis. La buée, c'est « la vapeur qui se dégage ». Le coma est une « sorte de sommeil léthargique » caractérisant avec justesse ces buées immobiles dans l'air. Franchement, les gens qui ne peuvent comprendre cette phrase, on peut les tenir pour tout à fait ignares en leur dialecte.¹³

Se focalisant sur la signification intrinsèque de ces termes – qui, comme la plupart de ceux repris dans le *Petit Glossaire* sont censés être compréhensibles puisqu'ils figurent déjà dans le Larousse pour enfants –, Adam néglige ici (ou feint de négliger) l'importance de leur combinaison et leur fréquence dans la langue commune. Du reste, il convient de distinguer les deux supports comparés puisque, si la note publiée dans *Le Symboliste* était directement pamphlétaire et destinée aux journalistes qui avaient critiqué *Le Thé chez Miranda*, l'injure, qui pourrait toucher la totalité du lectorat incapable de comprendre la production symboliste, est atténuée dans la préface du *Petit Glossaire* par l'ironique effort de vulgarisation et la proposition d'initiation que constitue le volume.

Empreint d'un cratylisme qui peut aujourd'hui prêter à rire, le reste de la préface est quant à lui pour le moins ambigu, qui voit Plowert-Adam s'essayer à un exercice de virtuose visant à démontrer la précision du lexique symboliste en mobilisant des arguments aussi arbitraires que lyriques :

Ance marque particulièrement une atténuation de sens primitif, qui devient alors moins déterminé, plus vague, et se nuance d'un recul. Ex. : Lueur, luisance. Lueur, c'est l'effet direct d'une flamme, Luisance sera un reflet de flamme dans un panneau verni, dans la nacre humide de l'œil, dans le fronci d'une sombre et soyeuse étoffe, etc. La syllabe ance produisant l'illusion sonore des dernières vibrations d'une corde harmonique au moment où elle va cesser de bruiere. Le mot officiel Assonance donne la marque-étalon qui justifie la tentative.

La désinence ure indique une sensation très nette, brève ; elle diminue en renforçant ; elle circonscrit. Luisure sera un effet de lueur sur la vitre d'un lampadaire, sur la plaque d'un métal poli, sur l'orbe d'un bouton métallique ; elle sera l'éclat brusque du diamant dont une facette concentre subitement les

¹³ Paul Adam, « La presse et le symbolisme », in *Le Symboliste*, n° 1, 7 octobre 1886.

feux du lustre ; la syllabe ure produisant une sensation d'arête vive, le brusque coup d'archet sur les notes aiguës du violon. Les mots officiels Egratignure, damassure, striure, brisure, etc., justifient.

Semblant ressasser les clichés prêtés aux symbolistes et verser dans la caricature, ces deux paragraphes sont peut-être plus une œuvre de bonne foi qu'ils n'y paraissent et prolongent en tout cas directement l'improbable science de l'œuvre que Paul Adam appelait de ses vœux dans l'article susmentionné :

Nous demandons aux écrivains qui adopteront nos théories une science complète de la langue et des langues mères, la recherche du mot exact qui, sous sa forme unique, réunira la matière de trois ou quatre phrases actuelles.¹⁴

Dans le même article, qui peut se lire comme une prolongation de l'artificiel manifeste symboliste de Moréas publié dans *Le Figaro* en 1886, Adam distinguait également les « décadents » des « symbolistes », aux rangs desquels il se rangeait, en invoquant le manque de sérieux des affidés de Bajou et en les réduisant à des héritiers du pseudo-Adoré Floupette. Reste que deux ans plus tard, la soi-disante raison symboliste que prônait Adam semble ébranlée, quand l'auteur de *Soi* use lui-même d'un pseudonyme incongru pour signer un ouvrage qui, conscient de la distinction forcée entre les deux tendances, réunit symbolisme et décadence. Si les articles qui composent le dictionnaire en question ne sont pas, pour la plupart, intrinsèquement comiques, l'entreprise est ici d'une indubitable causticité, qui voit Adam invalider la représentation stéréotypée du symbolisme tout en la prolongeant dans le même geste, forçant la distinction (dans les deux sens du terme) de ce mouvement en même temps qu'il la refuse. L'ouvrage se moque certes des critiques que la mobilisation d'un certain lexique suffit à décontenancer et feint d'admettre que la substitution de certains vocables par des termes plus courants suffiraient à rendre intelligible la poésie symboliste, mais il n'en est pas moins conscient de certaines incongruités chères à la jeune garde et relativise la croyance de son auteur dans le jeu auquel il participe.

Si dans les autres dictionnaires que nous avons explorés la teneur satirique était directement liée, en plus du projet d'ensemble, au contenu des notices, le *Petit Glossaire*, pour peu qu'on ne le réinscrive pas dans son contexte et

¹⁴ *Idem.*

qu'on se passe de l'examen de son paratexte, peut à première vue se donner à lire comme un dictionnaire néologique plutôt traditionnel. Chercher à produire une analyse lexicologique de son contenu, c'est, comme le dit Patrick McGuinness à propos de la thèse de Thelma Fogelberg¹⁵, « tomber dans le piège » de la mystification¹⁶. Pour autant, le *Petit Glossaire* révèle en quelques endroits de sa nomenclature les traces d'un comique relativement discret. Poussant quelquefois le comble à obscurcir la définition, comme l'écrit McGuinness en soulignant qu'il arrive que « le glossaire glose un mot en utilisant d'autres mots, inexpliqués, qui sont parfois encore plus bizarres »¹⁷, le volume livre en vrac des entrées peu exploitables par le lecteur novice. Les définitions d'« authentifier » (« revêtir d'un caractère irréfragable et solennel »), « iynge » (« la bergeronnette ou hochequeue ; on s'en servait dans les enchantements dont le but était d'inspirer de l'*amour* ») ou « lifrelofre » (« savantasse suisse »), de cette façon, sont aussi inutiles que les traditionnelles notices d'adjectifs ou de verbes renvoyant à la base nominale du mot, qui peut elle-même s'avérer peu usitée (à l'image de « s'incurver — devenir incurve ») et qui, dans le présent cas, ne fait jamais l'objet d'une définition spécifique. Ailleurs, le *Petit Glossaire* recense au contraire des termes parfaitement communs, comme *ronronner* (« Faire ou imiter le bruit que le chat tire de sa gorge pour marquer le contentement »), dont l'illustration, empruntée à *Soi* de Paul Adam (« Le fiacre découvert ronronne sur la chaussée du Corso »), montre que le lexique symboliste et décadent se nourrit également du vocabulaire du tous-les-jours pourvu que celui-ci permette de bouleverser la vision commune du monde et de rendre plus exactement telle ou telle sensation. Au-delà de cet

¹⁵ Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, la thèse de Fogelberg a été publiée sous le titre *La Langue et le style de Paul Adam*, Paris, Droz, 1939. Dans son avant-dernier chapitre, intitulé « Le Vocabulaire de Paul Adam » (p. 173-219), l'auteure complète le *Petit Glossaire* pour conclure, après une énumération indigeste de termes plus ou moins néologiques rapportés à leur emploi dans les romans d'Adam, que l'écrivain « n'est pas, en réalité, un grand créateur de mots » et qu'il « recherche une expression extraordinaire là où le terme usuel conviendrait mieux et donnerait à son style plus de sobriété, par conséquent, plus d'élégance » (p. 219). À aucun moment, dans cet examen stylistique, l'auteure n'interroge les conditions de production de cette œuvre qu'elle juge en définitive médiocre.

¹⁶ *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, édition de Patrick McGuinness, *op.cit.* p. XXV.

¹⁷ *Ibid.* p. XXXII.

intérêt, qui rejoint la visée manifestaire de la préface pour une langue précise, on ne peut manquer de souligner l'effet satirique de ces définitions de termes communs : considérer que livrer une définition du verbe *ronronner* participe de l'initiation au « prestige hermétique des vocables », c'est prendre le lecteur pour un imbécile et lui faire croire que son « initiation » doit commencer à un niveau zéro.

Différents néologismes et forgeries justifient pour leur part que Plowert, en apprenti lexicographe, s'y arrête, à l'image des termes *anomaliflore*, *aubader*, *biberonner*, *élixirer*, *emmousseliner*, *hallaliser* ou *ubiquiter*, tous dus à la plume de Jules Laforgue. Toutefois, les exemples qui illustrent l'emploi de ces vocables, en témoignant de l'emploi de ces derniers dans les textes desquels ils proviennent et les réintégrant dans un environnement où ils côtoient d'autres raretés lexicales, obscurcissent fréquemment ce qui vient d'être éclairé par la définition. Illustrations de ces recontextualisations opaques, le verbe *biberonner* (« sucer comme un biberon ») est présenté comme issu de la pièce *Salomé*, où figure la proposition « Ainsi le Tétrarque biberonnant son houka, l'air vacant », tandis qu'*ubiquiter* (« être de tous côtés à la fois ») est réinscrit, de façon assez large, dans les *Complaintes* (le verbe provient en réalité la « Complainte du vent qui s'ennuie la nuit), à travers le distique « Ainsi mon idéal sans bride / T'ubiquitait de ses sanglots ». De la même façon que les définitions obscures susmentionnées, ces exemples hermétiques prennent en défaut l'outil dictionnaire, dont l'auteur met en lumière les limites en injectant des termes complexes dans les notices explicatives et en passant outre, comme c'était le cas dans son article du *Symboliste*, l'importance de la combinaison et de l'environnement lexical des vocables. Mais plus encore qu'une démonstration en acte de l'inadéquation de cet outil au domaine littéraire, c'est un piège au lecteur bourgeois qui est tendu ici, la dislocation de la mécanique dictionnaire contribuant à renforcer l'ignorance de celui-ci au lieu de l'en libérer comme l'ouvrage se propose de le faire.

Parmi les néologismes émaillant le *Petit Glossaire*, il faut encore noter l'adjectif *francisquesarceyse*, comptant parmi les quelques contributions empruntées à Paul Verlaine. Relatif au critique Francisque Sarcey, tête de Turc des assidus du *Chat noir* et d'Alphonse Allais en particulier, le terme est défini de façon minimale :

Francisquesarceyse. Adj. — De Francisque Sarcey ; forme adjectivale du mot F. Sarcey, analogue spécialisé du mot.

Dogme entier toujours debout sous l'exégèse
Même edmondschèresque ou francisquesarceyse.
Jadis et naguère
Paul Verlaine

La présence au sein du *Petit Glossaire* de cet adjectif, qui, pour le coup, ne figure pas dans le Larousse des écoles, parachève en quelque sorte la portée auto-ironique de l'ouvrage. Citer cet irrévérencieux néologisme au milieu d'une foule de créations fonctionnant comme autant de vecteurs distinctifs, c'est réaffirmer l'incongruité du projet d'ensemble et sa portée avant tout satirique. L'adjectif *edmondschèresque* est également repris dans le volume, mais ce néologisme ayant comme base le patronyme d'un critique déjà raillé par le *Petit Bottin des lettres et des arts* n'est pas directement défini et l'auteur se contente, pour plus d'informations, de renvoyer à *francisquesarceyse*, laissant de cette façon entendre que Schérer ne mérite pas qu'on s'y arrête. Par ces piques manifestes, ses définitions ourobourosiennes et sa préface ironique, le dictionnaire composé par le pseudo-Plowert s'affirme aux yeux d'un lectorat averti comme l'une de ces productions au second degré qui, héritant juste à côté des potachiques *Déliquescences d'Adoré Floupette* de Vicaire et Beauclair, prend le parti de la parodie aut centrée et endogène, destinée à déstabiliser les critiques en leur donnant un excès de grain à moudre, pour mieux rire, ensuite, de l'incapacité de ceux-ci à distinguer le vrai du faux.

À ce titre, le projet d'Adam est rudement efficace, qui ne jouit que d'une réception défavorable de la part de différents acteurs impliqués, plus ou moins directement, dans la mêlée symboliste. Avant un compte rendu complice de Fénéon dans *La Revue indépendante* de novembre 1888, où le critique se fend de quelques remarques sur le soin apporté à la confection du volume et guide le lecteur vers la dimension ironique de l'entreprise¹⁸, Anatole France, dans *Le Temps* du 27 octobre 1888, était passé à côté de cette portée, qu'il

¹⁸ « Craignant que l'acheteur du livre ne trouvât pas assez extravagantes les phrases collectionnées, le lexicographe leur a fait subir de tératologiques déformations. [...] les vers s'allongent comme de la prose ; la prose s'étage en vers ; page 60, une phrase de MM. Adam et Moréas est attribuée à la demoiselle Goubert ; enfin, en manière de plaisanterie, on a ajouté au glossaire un erratum qui, au lieu d'avoir cent pages comme le glossaire lui-même, en a une. »

disait pourtant avoir pressentie un instant, et préférait voir dans le *Petit Glossaire* le signe de la dégénérescence d'une jeune génération : « J'ai pensé un moment qu'ils se moquaient de nous. J'avais tort. Ils sont sincères dans leur folie : C'est la folie de l'orgueil. Ils sont sincères : une affreuse maladie déprave leurs sens. Le langage décadent n'est que le commencement de l'aphasie qu'amène la paralysie générale ». Un autre Anatole, Baju celui-là, fondateur et directeur du *Décadent*, comprend bien, pour sa part, la dimension comique de l'ouvrage, mais, probablement informé du fait que Jacques Plowert est en réalité le Paul Adam qui s'était écarté de son périodique il y a plusieurs mois et avait égratigné ses collaborateurs dans le premier numéro du *Symboliste*, n'apprécie que très peu la mystification. Dans le numéro du 1^{er} novembre 1888 du *Décadent*, sous couvert de son pseudonyme de Pombino, Baju pose un jugement aussi succinct que définitif à l'égard du dictionnaire : « Un aimable farceur qui signe Plowert s'est avisé de faire un *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs symbolistes et décadents*. Il cherche surtout à prouver que les décadents ne connaissent pas leur langue, en leur attribuant des mots qu'ils n'ont jamais employés. Inutile de prévenir nos lecteurs que ce livre n'a aucune importance ». On trouvait pourtant deux ans plus tôt, dans les pages du *Décadent*, de beaux spécimens de parodies et autoparodies essentiellement fondées sur une exagération de la tendance symboliste et décadente à une hyperbolique distinction lexicale. Ainsi, la rubrique « correspondance » du 12 juin 1886 accueille une lettre d'un correspondant de Saint-Pétersbourg, identifié par Noël Richard comme étant Louis Dumur¹⁹ :

Monsieur le Directeur,

Vespéralement naguère je pédambulais en rienant, Perspective Newski. Mon intellect s'entourbillonnait en des nihilités d'une amorphie impensable. Je me spleenais, inscient d'où me venait cette morbidité languide. Tout à coup j'aspectai emmi les néo-publications de l'étalage d'un kiosque votre estimabilissime journal Le Décadent. Impulsé par la curiosité, je le pris et passai à le déshiéroglypher des heures dont la laboriosité m'était bien payée par les savourités gaudissantes que j'y trouvais. Le comble de la béatité pour moi serait de collaborer avec vous selon la norme décadente. Dans l'espoir... etc...

¹⁹ Louis Dumur (1864-1933) était alors secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Voir Noël Richard, *Le Mouvement décadent*, Paris, Nizet, 1968, p. 28.

Poussant la pédanterie jusqu'à l'illisibilité, cette missive synonymique, dont la visée n'est peut-être pas aussi élogieuse qu'elle le laisse entendre, prolonge un mouvement d'autoparodie lexicale que Baju lui-même, anticipant le projet dictionnaire de Paul Adam, avait lancé quelques mois auparavant en réagissant aux critiques qui fustigeaient l'écriture opaque de la jeune garde. Dans l'article « Eux », paru dans *Le Décadent* du 28 août 1886, Baju jouait le jeu des folliculaires, en poussant pratiquement l'obscurité à l'amphigourisme pour donner à voir ce qu'est une production véritablement incompréhensible, et démontrer par l'absurde que les décadents et symbolistes n'en étaient pas là :

Ils ont clamé d'hydrophobes ululements et leur écume s'est effusée partout où la vénalité du verbe est encore tolérée. Le Décadent exurgissant inattendu, fulgueur étrange jetant le frisson bleu de l'angoisse en leur âme fulminée, a arraché à leur mercantilisme des élégies touchantes sur l'agonie du naturalisme anhélicétique se tordant en les ultimes convulsions de la Fin.

Par rapport à ces manifestations décadentes d'un hermétisme exacerbé, le *Petit Glossaire* de Jacques Plowert a ceci de particulier et d'efficace, que, s'il prend acte de certaine difficulté de lecture de la prose symboliste et décadente, il feint de se proposer de l'éclaircir en mobilisant un genre dans lequel le lecteur bourgeois voit traditionnellement un adjuvant éclairé. Sorte de « dictionnaire du symbolisme pour les nuls », pour le dire sur le modèle d'une collection à succès, le *Petit Glossaire* simule la recherche d'un consensus dans une préface ambiguë, où tout lecteur qui trouverait une nécessité dans le volume est égratigné sous couvert d'une injure visant les seuls journalistes hostiles au symbolisme, et se présente comme une mystification qui dépasse les frontières du champ littéraire pour toucher un public plus large. À ce dernier, il veut faire croire, en reprenant le *credo* bourgeois de la référentialité, que la littérature n'est qu'une affaire de juxtapositions sémantiques et qu'une fois assimilé le vocabulaire plus complexe qu'elle peut mobiliser, tout le monde est à même de la goûter. Montrant au sein même des définitions les limites de cette « initiation » vouée à l'échec, Paul Adam, qui voit dans le dictionnaire un des instruments du prêt à penser de son époque, met en place une entreprise comparable à celle lancée quelques années plus tôt par Flaubert avec le *Dictionnaire des idées reçues*, destinée à mettre le bourgeois face à sa propre bêtise sans le lui dire explicitement. En cela aussi se lit le développement

particulier de cette littérature fin de siècle, érigeant l'anomie en ligne de conduite et gagnant en autonomie, qui, pour sa gausser des bourgeois et leur mettre le nez sur leurs faiblesses, ne doit plus forcément imiter leurs travers et leurs discours, mais peut désormais tirer parti de leur incapacité à la comprendre. La réduction de sa lisibilité, en somme, force le lecteur à demander à la littérature qu'elle produise elle-même son propre discours explicatif et, partant, devient par ricochet le prétexte à une autoréflexivité poussée à son comble. Dans ces représentations autoconstruites, dont il convient de relativiser les apports encyclopédiques, à plus forte raison qu'elles sont ici nimbées d'une dimension satirique aisément objectivable, on peut également voir une forme de comble du processus inauguré par le modèle cumulatif de Sainte-Beuve, lui-même auteur, professeur et critique, puisque, dans le cas présent, l'écrivain n'est plus seulement garant de sa production et juge de celle des autres, et prend également en charge le discours évaluatif et didactique destiné à escorter ses propres œuvres.

DENIS SAINT-AMAND

FNRS – Université de Liège

Courriel : Denis.Saint-Amand@ulg.ac.be